

Au Tassili des Ajjer (Algérie)

Janvier 1989

Voilà sept ans que j'ai imprimé pour la première fois ma semelle sur le sable saharien. C'était au Niger, dans le massif de l'Aïr. Et j'avais trouvé l'expérience fascinante. D'abord, en plein mois de janvier, vivre des journées de plein été chez nous ! Mais surtout se laisser gagner par le vertige, pas celui de la montagne, de la verticalité, mais la griserie des grands espaces, l'ivresse des horizons immenses à vous faire tourner la tête ! Puis ce fut le Hoggar, deux fois, et, il y a deux ans, le Tassili de Timeskis. Je trouve les Tassilis encore plus surprenants avec leur relief sculpté, leurs plateaux érodés, la surprenante et inépuisable variété de leurs formes.

Les Ajjer, c'est du nouveau pour moi. Je me suis joint à un groupe français de l'organisation « Terres d'Aventure », spécialiste de ce genre de voyage.

6 janvier 1989

Je me rends par TGV à Paris.

7 janvier

Visite des Halles, du Centre Pompidou, promenade le long de la Seine. En fin de journée j'arrive à Orly sud où nous sommes convoqués. Je fais connaissance avec les quatorze participants et avec Gérard Nageon notre accompagnateur. Je suis l'unique Suisse. Nous nous élevons au-dessus de la Ville Lumière à 19 heures. On touche Alger à 21 heures. Hôtel El Djazair, colossal et dominant la ville. Une petite fraction d'entre nous s'attarde au bar. Coucher après minuit et lever à 3h10.

8 janvier

A 14h30 je me trouve sur un tertre pierreux qui domine Djanet. A plat ventre sur un gros bloc de grès je contemple la bourgade insolite, tout à la joie du dépaysement survenu en quelques heures.

Ce matin envol d'Alger à 7h45. Nous sommes d'abord dans la nuit, mais je surveille par le hublot le moindre signe de jour. A l'est, le ciel se nimbe d'une lumière discrète qui progresse graduellement. Ensuite, survol d'une grande oasis. Se succèdent trois torchères laissant chacune une longue traînée noire. Plus tard, un tapis de dunes s'installe sous notre appareil. Et là se déroule le spectacle le plus magique qu'il m'ait été donné d'admirer ! Le soleil pointe à l'horizon. Sur l'erg sans limites, il n'y a d'abord que la mince ligne du sif des dunes qui est touchée et qui développe un faisceau d'entrelacs de lumière. Arabesques pures et gracieuses. Le soleil gagne. Le haut des dunes est maintenant dans la clarté séparé par des zones encore noires. Cela fait comme un campement infini de tentes roses. C'est qu'il est gigantesque le Grand Erg Oriental ! Petit à petit les champs d'ombre rétrécissent. Les tentes prennent de l'importance et se resserrent.

Fin abrupte de l'erg sur un front. Suivent des plaines plus sombres et pétrées, absolument nues. Quelques pistes à 4 x 4 se croisent. Une station industrielle... El Amenas ? Ensuite des oueds que les arbustes piquètent de points noirs. Puis un dédale de canyons. Enfin la plaine de l'aéroport qui nous intercepte juste avant les cordons dunaires de l'Erg Admer. Tout le monde n'a pas assisté à la féerie du Grand Erg : un passager ébouriffé, le visage bouffi de sommeil, a roupillé d'un bout à l'autre la tête enfoncée dans le siège... D'autres sont restés plongés dans les nouvelles diffusées par le quotidien El Moujaïd.

Installation à l'hôtel des Zéribas. Les membres du groupe sont sympathiques. Je m'amuse juste de les sentir si néophytes. La plupart découvrent leur premier désert. J'apprécie notre accompagnateur français Gérard Nageon toujours à la hauteur. Pas comme ce blanc-bec de l'agence Désert qui se prend vraiment au sérieux.

Il y a toujours une occasion de rire en équipe. On se régale de dattes apportées par un de nos Touareg et sur la fin on s'est aperçu qu'elles étaient véreuses. « Ah ! tu trouvais les noyaux si tendres ! » ; « On fait comme on peut dans ce pays aride pour se "mettre au ver" ».

Le groupe va sur la crête d'en face en procession et moi, seul, sur celle où j'écris. Ça vous étonne ? Les rudimentaires habitations de Djanet montent à l'assaut du pierrier et finissent par se confondre avec lui. Les maisons du haut sont aussi les plus frustres. M'arrive jusqu'ici tout un caquetage de vie qui me plaît : éclats de voix, chants de coq, braiements, transistors, rires, pleurs, le muezzin qui a appelé à la prière déjà deux fois. Je suis un peu voyeur avec mes petites jumelles braquées sur les cours et les terrasses. Gens allongés au soleil, enfant qui danse, femmes au tapis, fille au seau d'eau, lessive étalée sur les dalles... A l'opposé, le long hémicycle des parois qui cernent le plateau tassilien. Ces gens sont pauvres mais pas miséreux et la vie simplifiée qui est la leur fascine, du moins vu d'en haut ! Leur horizon est limité à ce paysage, à ces quelques tâches simples, répétitives et vitales. N'est-ce pas sagesse ? Cette existence primaire et passagère ne suffit-elle pas à celui qui attend d'être recueilli pour éternité dans les bras d'Allah ?

9 janvier

Quittons Djanet en djepp par la piste du nord. En quarante minutes, nous sommes au rendez-vous des Touareg, des chameliers et de leurs dromadaires qui vont nous accompagner durant tout le circuit. Il y a là Achmed, le guide incontesté, sérieux, taciturne. Il ne se départit jamais du chèche (long voile dont se coiffent les Touareg), qui ne laisse qu'une étroite ouverture où brillent ses yeux. Pour boire le thé, il relève discrètement le litham et fait monter le verre par en dessous. Gérard dit qu'il est d'autant plus attaché au voile qu'il a un profil ingrat de diable au nez crochu. Plus tard, à la faveur d'une fausse manœuvre, j'aurai l'occasion de vérifier cette assertion parfaitement exacte. Il n'a pour tout sceptre qu'un bâton noir, sculpté de sa main. Quand il marche, selon l'humeur, le bâton est tenu en canne, ou porté verticalement dans le dos, ou passé derrière la tête, posé sur les épaules et les bras suspendus.

Nous suivons un bout de piste et brusquement nous la quittons à angle droit pour franchir un col qui nous amène à un bel oued parsemé de dômes de grès polis par le vent. On enfile un second oued beaucoup plus étroit que l'on suit vingt minutes avant de prendre un embranchement à droite qui va à l'est, en direction d'aiguilles rocheuses. Je note au début notre itinéraire comme si je pouvais un jour m'y retrouver seul en leader. Mais le désert est complexe, tortueux, et les autochtones passent rarement deux fois au même endroit. Ils suivent leur instinct en s'adaptant aux "pâturages" ou aux points d'eau qui varient toujours. Ils tirent renseignements des échanges avec les autres, à l'oasis ou en chemin :

« Salam aleïkoum – Aleïkoum salam – Labès – Issoulân ... » (traduction : « Bonjour à vous – également bonjour – le meilleur – Quelles sont les nouvelles ? ... »)

On discute paisiblement de chose et d'autre et la question essentielle vient seulement à la fin : « J'ai deux chameaux qui se sont échappés, je les cherche depuis trois jours, est-ce que vous les avez vus ? »

Pique-nique au bord d'une guelta (gouille, vasque, en arabe). Au menu, du riz précuit, thon, olives, citron, pain et fromage. Pour la marche de l'après-midi, le viatique d'une barre de céréales compressées et d'une orange.

Après un parcours plutôt étroit et tortueux, on débouche soudain dans un large oued superbe. Une ligne d'acacias au centre et du sable doré sur les côtés. Les chameaux qui ont pris un raccourci sont déjà à brouter et notre camp est installé. Le thé est prêt. Il faut dompter sa soif (ou boire l'eau de sa gourde) pour résister à la longue cérémonie des trois thés qui dure près d'une heure. Puis chacun récupère ses affaires et va à la recherche de l'emplacement qui lui semble adéquat pour le bivouac, le premier d'une longue série. Les critères pour ce choix sont multiples et heureusement varient de l'un à l'autre : exposition au soleil couchant, ou levant ; coin abrité du vent ; plutôt sable (plus doux) ou sol (plus propre) ; hors passage des chameaux ; loin des tertres qui peuvent héberger des animaux indésirables (gerboises, vipères...) ; pour les couche-tôt, pas trop rapproché du foyer bruyant et fief des tardifs... Mais ça n'est vraiment que le lendemain au lever qu'on pourra dire si le choix a été judicieux. Ceux qui se sont trompés ne l'avoueront presque jamais, mais ils sont trahis par leur mine !

Le site est splendide et répond au nom évocateur de "Tadjouisset".

Puis chacun occupe sa fin d'après-midi comme il le désire. On part à la découverte des environs, de petites gorges de sable fin, on cherche une voie qui peut nous mener au sommet d'une tour. Mais gare au rocher perfide qui casse d'un coup.

À la nuit, on se rapproche du feu, armés de nos inséparables cuillère et bol pour le repas. Premier bivouac. Nuit parfaite.

10 janvier

Lever à 7 heures. Un peu dur de s'extraire du sac par le froid de l'aube. Mais très vite, avec les mouvements, avec le soleil qui n'a d'obstacle que l'horizon, et surtout avec le premier café brûlant, on ôte déjà les couches d'habits. J'essaye de deviner par où on partira, mais il y a tant de possibilités. Parcours ludique et mystérieux dans un défilé. On voudrait en explorer tous les recoins mais la caravane est lancée et il faut rester à vue. Un petit col nous fait basculer dans un pan tout différent du paysage : une plaine de sable ocre. Traces de chacals, de mouflons, de gerboises, d'oiseaux divers. Cette nuit, entendu le ululement de la chouette. Alors que tout paraît sec et aride, Achmed se dirige vers un passage dérobé et nous amène à une belle guelta d'eau sombre et étale. Magnifique. En plus, elle est fraîche ici à l'ombre. L'eau peut demeurer des mois après la dernière pluie dans les gorges ombragées. Plus loin nous franchissons une arche de pierre imposante et encore des gueltas annoncées par quelques lauriers-roses. Bel arbuste mais toxique. Les chameaux le savent instinctivement et s'en écartent. Me revient cette histoire : un soir où nous passions Noël au Hoggar, Frank avait brandi pour l'occasion une petite branche de sapin ramenée de son Jura natal. L'un des Touareg trouvait cette branche tellement insolite et surtout tellement verte qu'il pensait avoir affaire à quelque chose d'artificiel, en plastique par exemple. Inspiré tout à coup il porta "cette chose" à son chameau qui la dévora sans hésitation. L'instinct avait parlé.

Arrivé à un large oued, Achmed plante droit son bâton de pèlerin, signe sans équivoque que nous sommes à notre place de bivouac. Il y a quelques touffes d'herbe pour les chameaux. Je m'évade par une gorge latérale et reviens sur mes pas en empruntant un oued parallèle afin de visiter une faille que j'ai repérée en arrivant tout à l'heure. Mes fugues sont discrètes car notre guide Targui (singulier de Touareg) n'aime pas qu'on se disperse, il se méfie de ces étrangers qui n'ont aucun sens de l'orientation. Je trouve les Touareg de cette région plus distants, plus hiératiques que ceux du Hoggar.

Je me prends au jeu de l'exploration. Dédales inextricables où il faut soigner ses repères pour savoir revenir. Mon pas peut souvent laisser sa signature sur le sable, mais évidemment sur les rochers rien ne s'imprime. Je fais halte près d'un aguelman asséché (guelta en dialecte Tamahah). Je déguste mon orange et ne bouge plus. Solitude et paix impressionnantes. Il y a mon groupe, peut-être à un demi-kilomètre à vol d'oiseau, mais rien ne filtre, aucun signe. Isolement total, si loin de tout. Ces pierres, ces tours, ces parois dressées vers le ciel dans un silence millénaire, à l'abri de l'agitation des hommes !

Je dois m'arracher à ce charme, retrouver mon itinéraire à travers ce labyrinthe qui me ramène à l'oued encore baigné de soleil. Pour taire toute question, en guise d'excuse, je rapporte au foyer un fagot de bois mort.

Intéressante discussion avec Gérard qui me conte ses nombreux voyages autour du globe et me parle de son job à Terres d'Aventure. 2e bivouac.

11 janvier

Nuit crevée d'étoiles, sans vent, pas froide. L'écoulement du temps indiqué par le lent déplacement des constellations. Jupiter près des Pléiades, Mars en bordure du Carré de Pégase. Peu avant le jour, Vénus apparaît à l'orient.

Marche agréable sur le reg. Nous passons près d'un alignement géométrique de pierres : c'est la représentation la plus simple d'une mosquée. Achmed se recueille un instant, les paumes tournées vers le ciel.

Nouveau passage dans une profonde gorge, progression le long d'une série de tours dolomitiques. Et maintenant grand plateau nu. Le paysage se renouvelle sans cesse.

Je reste d'abord dans le silence de l'arrière. Devant moi, on évolue par petits groupes. Je décide de remonter la colonne. En passant, je capte des bribes de discussions très diverses et qui révèlent qu'on se projette souvent bien ailleurs que là où on est.

«Pas très loin de Bordeaux, sur la Garonne...» ;

«En fait, je le supportais très mal et je devais en prendre deux par jour...» ;

«C'est une tribu très typée, sans contact avec l'extérieur...»

Nous sommes sur le Plateau de l'Assakao. Vue étendue. A l'ouest, le long cordon de dunes de l'Erg Admer. Ce matin, j'ai vécu assez longtemps une marche de rêve : ni fatigue, ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid. Le corps qui tourne bien, des heures où tout baigne. Rejoignons l'oued sablonneux pour y établir le camp. J'estime bien sûr qu'il est un peu tôt pour jeter l'ancre et je profite de la distraction générale pour m'éclipser. J'ai remarqué beaucoup de traces de chameaux qui se dirigent vers un bosquet. C'est un signe. Je suis cette piste. Dès que la faille s'est refermée sur moi, je me trouve dans un splendide canyon aux multiples vasques en paliers. Je grimpe de l'une à l'autre, l'eau devient de plus en plus limpide. Je m'aventure toujours plus loin dans ce mystérieux labyrinthe. Pas difficile d'imaginer des poursuites à la Frison-Roche pleines de suspens. Je finis par émerger à la lumière sur le plateau de ce matin. Il y a deux heures que j'ai quitté le camp. Il faut opérer un demi-tour même si l'exploration d'autres canyons demeure prometteuse. J'ai passé un après-midi de densité rare.

Après le repas du soir, notre intérêt se tourne vers le ciel dont la limpidité nous livre le jeu de ses constellations. Nous manque l'ami Georgy, astrophysicien, qui nous gratifiait régulièrement de ses connaissances lors du voyage du Tassili de Timeskis. 3e bivouac.

12 janvier

Plus froid cette nuit, il faut secouer le givre de nos sacs de couchage. J'étais persuadé que nous irions ce matin explorer la passionnante gorge que j'ai suivie hier, mais non, on passe tout droit. Achmed est un fumiste... ou alors il a ses raisons que nous ignorons. Large détour pour voir un tombeau de notable représenté par un mausolée de pierres.

Notre marche s'oriente à l'ouest. Il faut contourner une première gorge infranchissable et un petit col dérobé nous permet de descendre dans un défilé de quatre à cinq mètres de large et cerné de parois d'au moins cent mètres de hauteur. Les gueltas sont bien remplies cette année, il a plu en novembre, ce qui nous oblige à des détours. Il faut remonter sur le plateau et prendre une gorge parallèle. Puis nous émergeons d'un coup, rejeté sur un oued sablonneux où attendent les chameaux. Soirée animée par les gerboises sautillantes qui n'hésitent pas à explorer le contenu hétéroclite de nos sacs. 4e bivouac.

13 janvier

A cause des hautes parois qui nous entourent, il est vain d'attendre sur place l'arrivée du soleil. On se prépare dans l'ombre et on part à la rencontre des rayons revigorants. On suit d'abord le cours naturel de l'oued bordé de tours dolomitiques. Puis une vaste étendue de sable ocre. Plus loin, de verts pâturages – ou qui nous semblent tels après tant d'aridité. On visite deux grottes aux étonnantes peintures rupestres datant d'environ 4000 ans, où se lisent peu à peu des silhouettes de girafes, buffles, chevaux... Ce pays, à cette époque reculée, était verdoyant et animé.

Nous revenons à l'oued qui s'ouvre de plus en plus et passe progressivement de l'erg au reg. Sol pierreux, noir, coupé de pistes chamelières. Bivouac adossé à une petite falaise protectrice qui dispensera encore tard la chaleur qu'elle a emmagasinée sous le soleil implacable du jour. Balade solitaire sur les traces d'un troupeau de chèvres. Empreintes de petits pieds nus et de sabots d'âne. Repas excellent compte tenu des moyens du bord. Le foyer projette nos ombres sur les parois et anime un théâtre burlesque.

Je rejoins ma place sous un surplomb. Nuit sans rêve. 5e bivouac.

14 janvier

Chaque matin, je monte sur une éminence pour inspecter la scène où se déroule notre aventure. Aujourd'hui je repère aux jumelles un troupeau de petites chèvres noires qui débouche d'un col de sable roux et se répand dans la plaine puis passe sur notre camp. Il y a tellement peu à brouter qu'elles progressent vite, trotinant de touffe en touffe. Deux jeunes bergères les accompagnent, ou plutôt les suivent. Elles sont toutes belles avec leurs colliers et leurs boucles d'oreilles, leurs cheveux tressés artistiquement. Ça m'est un sujet d'étonnement : se faire belle pour qui dans cette région reculée, où ne se rencontre quelqu'un que de loin en loin ? L'une, de son bâton, gaule les acacias pour faire choir un genre de petits haricots sur lesquels se précipitent les chevrettes. Les plus habiles se dressent sur leurs pattes arrière et atteignent directement les branches.

Longue marche à l'ouest. Achmed sait lire avec une étonnante perspicacité les traces au sol si chargées de renseignements pour lui : nombre de chameaux, de chameliers, de jeunes bêtes, analyse des crottes pour déterminer le temps écoulé depuis leur passage, etc. Cependant, il ignore la tangente que j'emprunte parfois et qui me ramène à sa hauteur. Que pense-t-il de cet indiscipliné ?

Au fil des jours on connaît mieux chacun. C'est un bout de chemin parcouru ensemble qui nous révèle, ou une discussion autour du thé. On découvre l'art de chacun, des capacités insoupçonnées. On s'est prêté au jeu de deviner les professions respectives. On rit parfois d'être si loin de la réalité !

Chaque soir, je me trouve un joli emplacement à l'écart qui me garde au calme. Je suis régulièrement le plus éloigné du feu. Mais il faut bien situer cet endroit discret car dans l'obscurité on peut le chercher longtemps. Il faut parfois revenir au foyer, prendre un nouveau départ pour trouver sous la lampe ses effets personnels. Reste le geste plus technique de tirer un azimuth. 6e bivouac.

15 janvier

Deux moula-moula (traquet à tête blanche) sont venus me dire bonjour au lit ce matin. Ils ont l'air de me houspiller pour que j'attaque franchement cette nouvelle journée.

Au départ, on suit une piste balisée de "redjem" (cairns), sable fin qui rend la marche plus pénible. Belle allée, bordée de tours imposantes. Nous découvrons quelques "pommiers de Sodome" ou Thora (calotropis) qu'il ne faut pas toucher car très toxiques. Lors d'un précédent voyage, je m'étais approché de cet arbre pour photographier ses feuilles curieuses quand quelqu'un me retira énergiquement en arrière : j'avais le pied à trente centimètres d'une vipère des sables. Elle était en stade de semi-hibernation, mais bien vivante. Les Touareg n'eurent de cesse qu'elle repose écrasée sous une grosse pierre. Je n'aurais, quant à moi, pas été aussi radical, surtout sans instruire la cause.

Hier, découverte au sol de quelques belles coloquintes à rayures, une cucurbitacée très amère. Elles devinrent aussitôt le prétexte d'une partie de pétanque.

Nous traversons une forêt de pinacles et clochetons rocheux, noirs en surface et jaunâtres à l'intérieur.

On installe le bivouac dans le cirque de Tamestiket. 7e bivouac.

16 janvier

La mise en route est toujours longue le matin. On attend le "Nigela" du chef qui signifie : « Al-lons-y ». Nous admirons une fois encore les peintures rupestres de girafes, quadriges, chasseurs... D'un coup, un petit col nous fait découvrir l'oasis d'Essendilène chère à Frison-Roche. Cet écrivain et guide, d'une culture vaste et aux dons éclectiques, a baroudé un peu partout. Une vie exaltante. Je l'ai rencontré plusieurs fois, à Chamonix et en Valais.

Descente par un pierrier raide jusqu'aux palmiers et à une belle vasque. Cette luxuriance invite à la halte et au pique-nique. Pascale, notre jeune fille en blanc, puise l'eau claire de la guelta. Puis nous nous rendons au gîte du gardien qui nous reçoit pour le thé avec déférence. Il est entouré de sa femme, de ses deux fils et de sa fille. Séance photos avant de prendre congé. Marche silencieuse où nous évoquons le contraste de nos destinées. Plus bas dans l'oued, nous montons notre camp. En

pleine nuit, pendant plusieurs minutes, les cris sonores des chacals se sont répercutés d'une paroi à l'autre. 8e bivouac.

17 janvier

Cette date me rappelle une hivernale faite à l'Obergabelhorn il y a bien des années... Verticalité, neige, froid. Ici, horizontalité, sable, chaleur!

Essendilène était le point extrême de notre périple. Maintenant nous prenons le cap du sud qui nous ramène à Djanet. Traversée d'un immense plateau nu. Traces de gazelles. J'ai maintes fois fait l'observation suivante: dans le désert, si on doit atteindre un point donné, mettons un col ou un rocher, on atteint ce point plus tôt qu'on ne l'avait estimé, on est "déçu en bien" comme on dit chez nous. Dans les Alpes, c'est le phénomène inverse que l'on observe généralement: une cabane à rejoindre se fait longtemps désirer, elle est plus éloignée qu'on ne le pense. Qu'est-ce qui produit cette impression? Manque de repères? Pas d'échelle de comparaison? Pureté de l'air? ... Je n'ai pas l'explication.

Pique-nique au pied d'une montagne tabulaire. Cette éminence est moins haute qu'elle ne l'avait semblé de loin. En étalon montagne, j'ai d'abord évalué à trois longueurs la hauteur pour y grimper et je vois, maintenant que je suis au pied, qu'elle se résume à une seule longueur.

Tout de suite après, au détour d'une paroi, apparaît la première dune de l'Erg Admer que nous escaladons. On marche pieds nus dans ce magnifique sable fin. Mais la fatigue vient vite et les petits pas des Touareg sont plus efficaces que le pas du montagnard. Et ce n'est pas comme dans la neige où la trace du premier est utile aux suivants.

Après ce dé foulement et les cabrioles dans le sable, nous reprenons le reg. On passe avec respect devant des cercles concentriques de pierres qui indiquent des tombes pré-islamiques.

Entrée théâtrale dans un site splendide de tours rocheuses, d'arches audacieuses et de coulisses mystérieuses. Le sable fin et doré, amené par le vent, monte à l'assaut des aiguilles. Contraste entre l'élément solide et l'élément mou, érosion éolienne qui rend les gendarmes plus étroits à la base, taillés en champignons.

9e Bivouac dans ce lieu de rêve, terrain de jeu exceptionnel pour les grands enfants que nous sommes toujours. Le soir, au clair de lune, montée sur un dôme par une succession de vires et de cheminées. On place des repères pour retrouver l'itinéraire au retour. Dans la plaine, juste avant notre camp, on croise trois chameaux en liberté dont un tout jeune, frêle sur ses jambes. Ils appartiennent semble-t-il toujours à quelqu'un mais on les met au pâturage pour des mois parfois. On demande souvent à Achmed s'il n'a pas vu des chameaux qu'on lui décrit. J'inscris dans ma mémoire cet endroit idyllique: Quan Aurelian, dans l'erg Tikoubaouine.

18 janvier

Dans la pénombre de l'aube, des silhouettes se découpent, qui se plient et se déplient: c'est la prière matinale pour nos Touareg. Les premiers bruits nous disent que le temps de la douillette chaleur du sac de couchage est compté: tintements de bouilloire, grésillement du feu, pas étouffés, ordres brefs...

Gardons l'Erg Admer à notre droite. Une piste à 4 x 4 amène près d'ici et nous regrettons cette intrusion de la modernité. Un jour ces "chameaux mécaniques" auront remplacé ces bêtes si bien adaptées à ce milieu qu'on les appelle "les vaisseaux du désert".

Achmed tique toujours un peu quand il me voit escalader les rochers. C'est vrai que ceux-ci sont traîtreusement friables. Je devrais lui dire que c'est mon métier. Je consacre la fin de journée à la photo. On voudrait tout capter... L'allongement des ombres me ramène au camp où le repas arrive tout prêt. 10e bivouac.

19 janvier

Je pars avec les chameliers à la "cueillette" des chameaux. Malgré leurs entraves, ils font du chemin à la recherche des touffes d'herbe. On a bien ri un jour, quand un Targui, me voyant partir

une fois de plus, est accouru, un bout de corde de palmier à la main, faisant mine de m'entraver ! Les bêtes, heureusement, sont très dociles. Elles obtempèrent à un cri, à une pierre lancée dans leur direction, à une bride passée dans l'anneau nasal. Ici, nous n'avons que des chameaux de bât qui transportent le matériel. Dans les méharées, chaque personne a en plus son chameau de selle qu'elle peut monter. C'est très agréable de se laisser porter, surtout quand il fait chaud, que le sol est mou et que l'étape est longue. Le rythme chaloupé, à l'amble, invite à la rêverie. Dans le sable, les chameaux progressent vite avec leurs longues jambes et leurs soles épatées.

On se rapproche de Djanet et on le voit : les rencontres sont plus fréquentes, les traces plus denses. Arrêt à un point d'eau pour remplir les outres. Encore un bout de chemin et dans un oued étroit nous montons le camp.

Un connaisseur sait qu'on ne bivouaque jamais tout près d'un puits ou d'un aguelman (réservoir naturel d'eau douce de dimension variable) parce que l'eau est à tout le monde, elle doit être accessible, gens et bêtes doivent la maintenir le plus propre possible. On s'approvisionne et on part.

Un abankor est un trou dans le sable qui met à jour la nappe phréatique. Nous devons une fois boire et l'abankor laissait voir une eau trouble où surnageaient quelques crottes. Notre Targui creusa un nouveau trou à cinquante centimètres du premier et l'eau apparut claire et potable.

Au Niger, les Touareg farceurs me demandèrent de creuser un abankor à mains nues. Chaque fois que je croyais avoir atteint mon but, tout s'écroulait et j'étais un nouveau Sisyphe. Alors l'un d'entre eux prit ma place et à mesure qu'il descendait, il avait bien soin de tasser le sable des flancs en le mouillant pour qu'il tienne. Les chameaux savent boire à l'abankor. Ils s'agenouillent loin du trou et tendent leur cou au maximum. 11e bivouac.

20 janvier

Traversons une curieuse région à chicots noirs et pointus, de toutes formes.

Arrivons tôt à l'emplacement qui sera notre dernier bivouac. Rite de la "taguella", le pain d'ici, en forme de galette, sans levain. On allume un feu et en attendant que les braises se forment, on pétrit la pâte. On écarte les braises, on enfuit la belle pâte blanche dans le sable brûlant que l'on recouvre de braises. Trente minutes d'un côté et vingt minutes de l'autre. Pendant que ça cuit, on s'adonne à la cérémonie des trois thés. 12e bivouac.

21 janvier

Marche vers Djanet. Sable rose de Kalambo, puis des tours de grès pachydermiques, gendarmes calleux, forêts d'aiguilles où chacun prend son parcours au plaisir de se perdre. Ultime pique-nique. Des femmes venues du village cueillent des plantes de la famille de l'armoise. Probablement pour en parfumer le thé.

Les véhicules arrivent, annoncés par un nuage de poussière. Adieux amicaux à nos chameliers. On leur offre habits et objets qui leur seront plus utiles qu'à nous, société de l'abondance. Ils nous remercient d'un sourire, sans flagornerie ni servilité, toujours dignes. Ils feront des lots équivalents qu'ils tireront au sort. Après l'attribution, les tractations d'échanges restent possibles.

Djanet. C'est quoi une douche ? Je pense à Théodore Monod, dans son journal, qui dit à peu près ceci : « Aujourd'hui 21 janvier, pour la première fois, j'ôte le justaucorps que j'ai enfilé le 12 décembre. » En fait, on réussit toujours à se laver, même avec une gourde d'un litre d'eau. Cette année surtout où les gueltas étaient bien remplies. Autre constatation : l'air sec fait qu'on transpire peu et le grand air retient moins les odeurs. Pour la vaisselle, chacun est responsable de passer au sable son bol, sa cuillère et son couteau et qui en ressortent arasés, plus propres qu'avec de l'eau.

Nuit à l'Hôtel des Zéribas. Le nom d'hôtel est un peu usurpé et nous étions presque mieux dans le désert où nous savions au moins à quoi nous attendre.

22 janvier

C'est jour de retour. Chacun a déniché une tenue propre gardée pour la circonstance. L'avion est presque vide. On peut aller d'un hublot à l'autre. On survole une dernière fois le Tassili. Le long

cordon de dunes de l'Erg Admer. Petites oasis sombres, presque insignifiantes et pourtant quand on sait l'importance pour le caravanier de ces points de vie. Ensuite villages clairsemés. Un " chott " (cuvette sans écoulement où se dépose le sel). Plus tard, une crête majestueuse et blanche dont on peine à dire au début si ce sont des nuages ou des montagnes. Mais c'est bien le majestueux Atlas enneigé.

Courte escale à Alger et gros transporteur pour Paris.

23 janvier

TGV, Lausanne. Vissoie, mon oasis incomparable.

Nos Touareg : Achmed, Senoussi (jeune), Abdou et son frère Icandouis (moustache, yeux rieurs, spécialiste de la taguella). Une dizaine de chameliers dont je n'ai pas retenu les noms.

Gérard Naigeon, notre accompagnateur à la hauteur. L'année suivante, il conduira dans la même région un groupe de mes clients pour un voyage réussi à part un début tendu à cause d'une tempête de sable nous empêchant de nous poser à Djanet. Il faudra retourner à Alger pour un jour d'attente.

Gérard sera aussi avec mon groupe en 1991 pour un trekking au Népal, le Tour des Annapurnas.

Guy Genoud (1942 – 2022)

Vissoie

Guide de haute montagne